

Photo: Andre Roy 2010

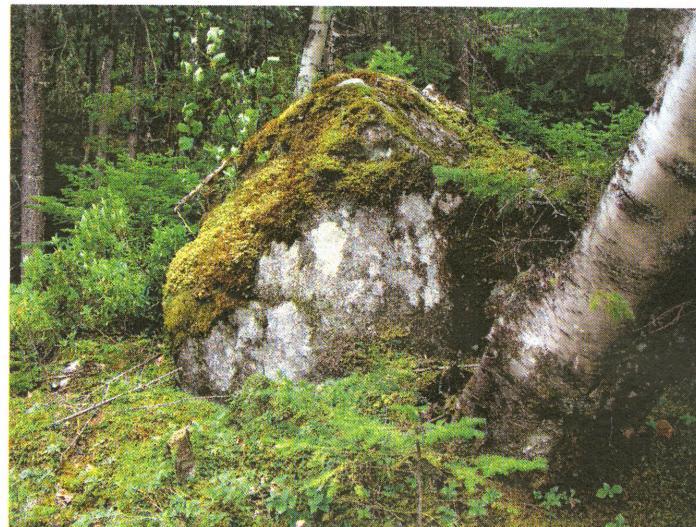


la Traversée - Atelier québécois de  
géopoétique

- Val-David 28 août 2010
- Montréal 20 octobre 2010

## Confidences de la forêt

Atelier de création *in situ* dans les Jardins du précambrien  
Organisé par *La Traversée – Atelier québécois de géopoétique*  
Le samedi 28 août 2010, de 13h à 18h30



*C'est dans les bois que j'aimerais trouver l'homme. Je voudrais qu'on pût l'y rencontrer comme le caribou et l'élan.*

Henry David Thoreau

Que recueille-t-on lorsqu'on se trouve en forêt, seul, à quelques-uns ou en groupe? Que nous dit la forêt si on lui prête une oreille attentive? Comment vient-elle moduler notre silence jusqu'à délier nos langues? À quoi ressemblerait cet homme que Thoreau souhaitait rencontrer dans les bois?

La forêt constitue un paysage particulier en ceci qu'elle échappe à la vision panoramique et panoptique. On ne peut vraiment *voir* une forêt que de l'intérieur, ce qui suppose que tous nos sens et non seulement la vue s'y trouvent sollicités, mais aussi qu'on en fait partie. Être en forêt, c'est entrer en synergie avec la nature, accepter qu'entre les arbres, le lichen et jusqu'aux moindres insectes et nous, il n'y ait plus de rapport hiérarchique, voire plus de différence, mais une réelle communion. Celui ou celle qui se promène en forêt doit savoir y reconnaître ses alliés, et apprendre leur langage.

C'est à une expérience semblable que nous vous convions dans le cadre de cet atelier de création *in situ*. À la faveur de séances d'écriture et de création libres dans les différentes stations qui seront aménagées dans les sentiers de manière à stimuler la réflexion sur notre rapport au paysage sylvestre, les participants produiront des textes, dessins, photos, etc. qui seront par la suite rassemblés et réunis dans un carnet spécial. Déposées au podium des Amériques, ces *Confidences de la forêt* seront la contribution de *La*

carnet spécial. Déposées au podium des Amériques, ces *Confidences de la forêt* seront la contribution de *La Traversée* aux célébrations du 15<sup>e</sup> anniversaire de la Fondation Derouin et des Jardins du précambrien. À la fin de l'après-midi, une lecture aura lieu à la terrasse de l'accueil durant laquelle tous ceux et celles qui auront participé et qui le souhaiteront pourront présenter leurs textes.

#### Horaire

- 11h00 : Arrivée des premiers participants : ceux qui le désirent pourront participer à la construction et à la pose des cadres aux stations préalablement choisies par les animateurs. Rendez-vous à l'accueil.
- 12h30 : Arrivée des autres participants. Rendez-vous à l'accueil.
- 13h00 : Présentation de l'atelier sur la terrasse et inscription de ceux qui souhaitent y participer (l'activité est ouverte à toutes les personnes présentes sur place et non seulement aux membres de *La Traversée*).
- 13h30 : Début de l'atelier : une dizaine de stations seront identifiées, entre lesquelles les participants circuleront librement.
- 16h30 : Rassemblement des participants sur la terrasse, collecte des œuvres produites et préparation de la lecture.
- 17h00 : Lecture et apéro.
- 18h30 : Fin de l'activité.

#### Animateurs

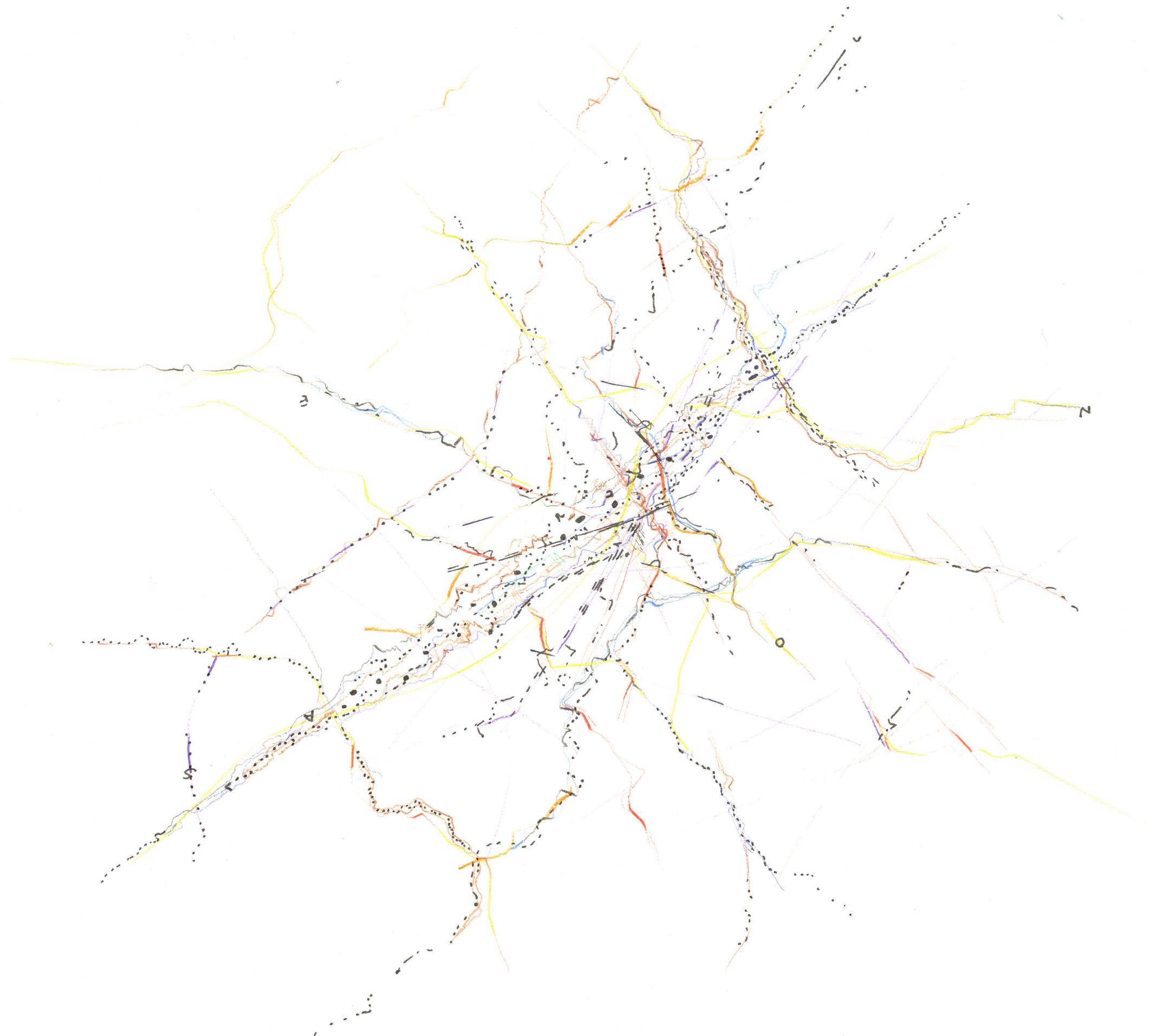
Denise Brassard, Xavier Martel, Christian Paré

#### Inspirateur

Jean Morisset

#### Coordonnateur (inscription et covoiturage)

Benoit Bordeleau



Topographie de brindilles I

Suzanne Tous 2010

- à mi-chemin  
entre la roche-mère  
et deux trois filons post-modernes  
sans nulle autre autorisation  
que la palpitation des origines  
et la nostalgie de la glaciation  
après sept ou huit millénaires de  
quatre-vingt siècles de pause-café

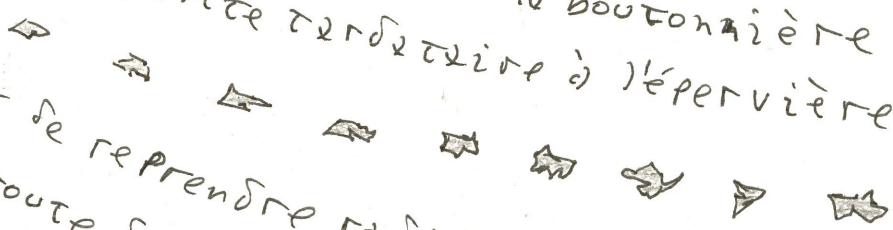


un bloc erratique un peu délinquant  
au rire électrique un peu jazz-pien  
reprend soudain sa déambulation



je le vois s'éclipser triomphant  
de l'explication scientifique  
se retirer joyeusement devant

enflement fructueux  
s'avançant libre et fier  
du milieu d'un bellet de fougères  
branchioilles d'épinettes sur la nuque  
couffe de closonie à la boutonière  
mangouste corotzette à l'épervière



et se reprendre radieux et chantant  
se roulant de pérégrin...  
laissant derrière sa trace

quelque dernière sécheresse  
et un réchauffement climatique  
appeler le paysage clandestin  
et l'âme du précambrien



un troupeau de champignons

une vieille pelisse de bouleau jaune  
ridée de plaisir

des éclisses de poème poussés  
par la lumière

saisis par le pollen de l'esprit

un rayon de soleil énigmatique

cherchant un criquet ou deux  
pour y déposer un jet de sérénité

\*

jardins du préambrien

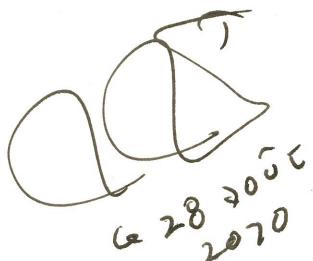
sentier silencieux

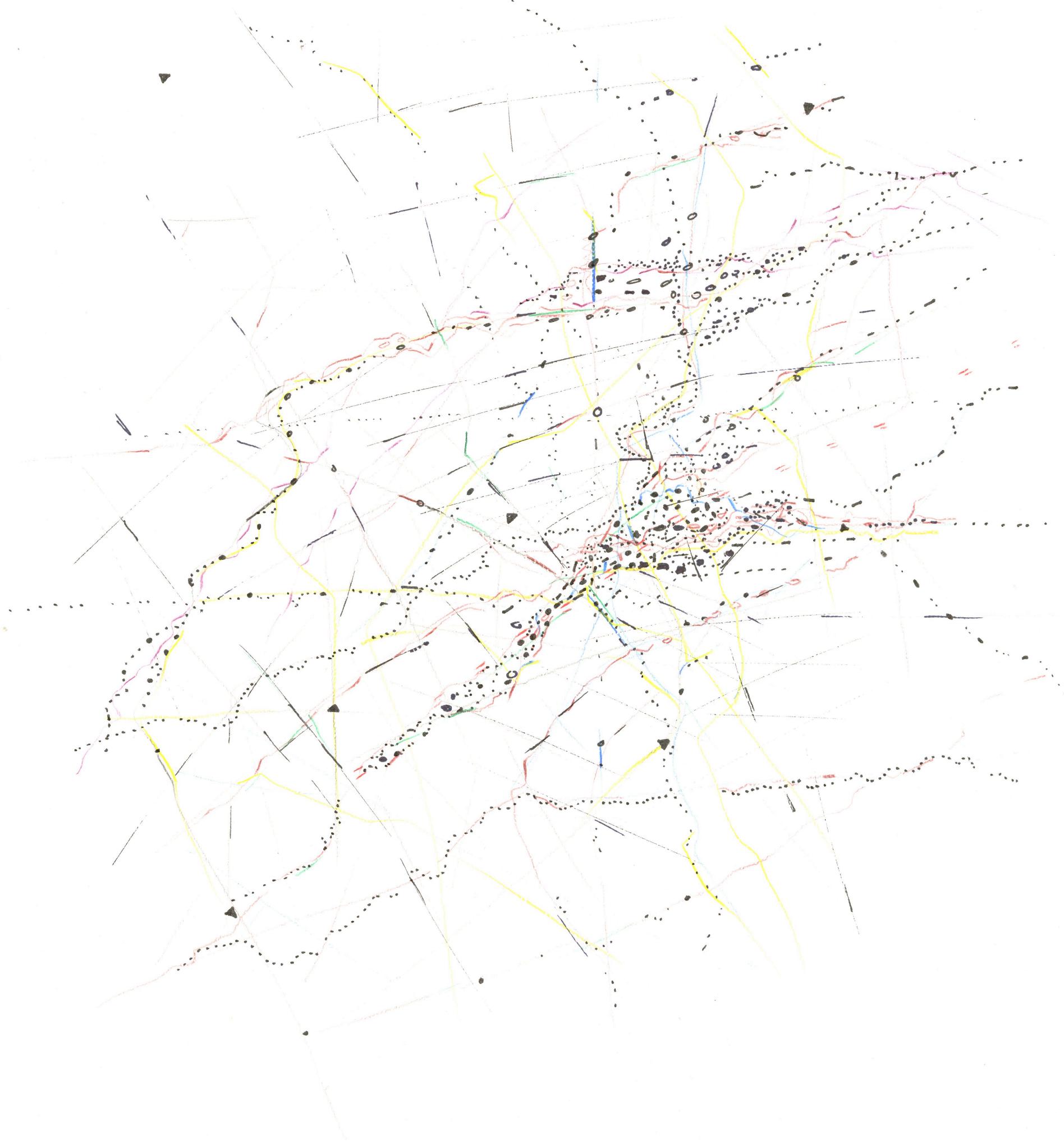
mémoire des flocons de vent

sur la mousse ses neiges

L'rente 5

les blocs erratiques présent  
aussi

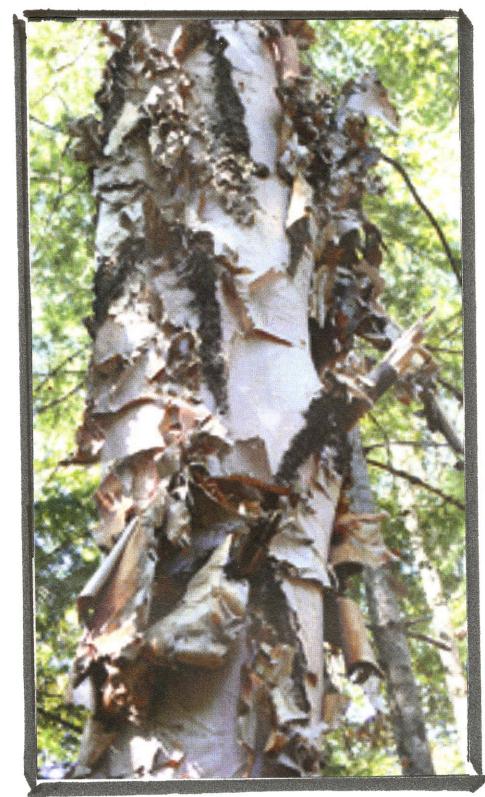
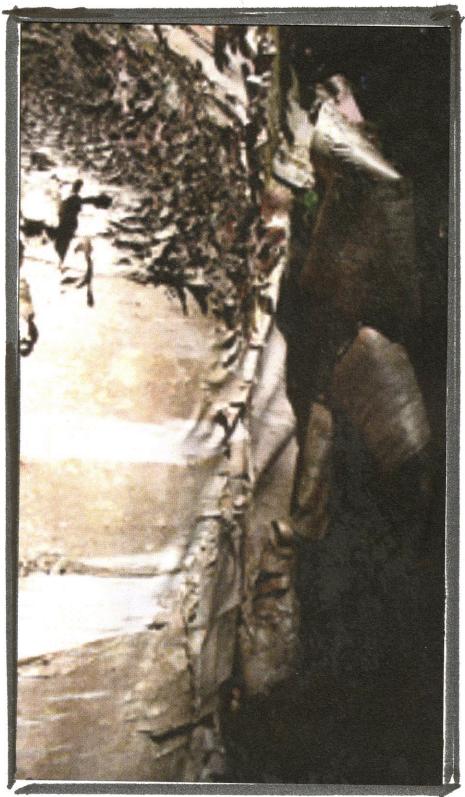




Topographie de Lindilles II  
Sud-Cos 2010

# Confidences de la forêt

Michèle Haudé



Pendant que je tentais de lire les manuscrits,  
TOUT enroulés, des bouleaux...



... et les poésies colorées sur les pierres.



- Oh, oh, le Petit Poucet est passé par ici!



- Ssssselue ssssserpen! Tes œufs ne sont pas encore éclos?  
Étrange, cer t'ête' passsse... Tout doucement.



- Le lièvre, je vois que tu es déjà prêt pour le froid.  
- Es-tu une cerotte ou un gland? J'ai un p'tit creux.  
- Tu es toujours un p'tit creux, Toi!

- Bonjour, grenouille. T'useras bien au chaud avec ce manteau épais!  
- Je veux faire comme Rabit, Rabit.



- Ohé ! Où êtes-vous, les amis ?

VOLONS sur les certes ...



Des embuches entre les bûches ?  
Des barreses qui mettent en rage !

Allez les amis, répondez-moi sans faire le hibou !  
SVP...





Même au Centre des directions, il n'y a aucun reflet de vous!  
Allez, avant la nuit.... Youhou! Mais non, je n'ai pas peur.  
Youhou...

- Pardon, "les créatures de la nuit", avez-vous vu mes amis passer par ici. Les avez-vous entendus? Non? Bon, merci!



- Enfin, voilà la porte que je prévoysis entrevoir.



Et voici les traces de mes amis qui ont déjà quitté la forêt. Je les retrouverai bien un jour... demain.... ce soir.

Fin



« Assis le matin sur la galerie du campe, café-sucre, le soleil est en train de surgir derrière la masse forestière, je consulte l'heure et j'attends fébrilement cette minute prévue où la lumière frappera l'écorce du cèdre vieux de deux cents ans. Le splash survient. Puis sur l'autre cèdre, puis sur l'autre. Je ne peux m'empêcher d'inventer des prières pour remercier la vie de me proposer cet instant. Remercier la vie et mon père. Si tu touchais à une seule écorce d'un seul arbre au chalet, tu risquais de manger un coup de pied dans le cul. Et pourtant, il fut surintendant des opérations pour la Canadian International Paper (CIP), division Noranda, pendant vingt ans. »

Richard Desjardins, Préface de *Les dernières forêts d'arbres libres*

« Vous aimez les arbres, surtout les grands, les gros, les vieux. Vous aimez caresser leur tronc. Vous imaginez la vie qui a pu se dérouler à leur pied, autour de leurs racines, sur leurs branches. Vous aimez enfoncez vos doigts entre les plaques rugueuses d'une écorce de pin rouge, comme si vous tâtiez les contours d'une petite éternité. Intense émotion. Plaisir amorcé par les liens établis entre la main et l'écorce. Vous aimez les pins blancs, sachant que ces arbres vivent depuis cent cinquante, deux cents ou même trois cents ans. Ils étaient déjà là alors que les premiers habitants du pays subsistaient en défrichant les environs. Vos ancêtres laissèrent-ils vivre certains arbres qui allaient devenir eux-mêmes des ancêtres parce qu'ils étaient inaccessibles, ou parce qu'ils se trouvaient à quelque endroit stratégique et formaient comme un rempart contre le mauvais sort ? »

Jean Désy, *Du fond de ma cabane*

« La Nature, au sens courant, fait référence aux essences inchangées par l'homme ; l'espace, l'aire, le fleuve, la feuille. L'art correspond au mélange de sa volonté avec les mêmes objets, par exemple une maison, un canal, une statue, un tableau. Mais ses interventions, prises toutes ensemble, sont si insignifiantes (un peu de taille, de rapiéçage, de nettoyage, de cuisson) que, s'agissant d'une impression aussi extraordinaire que celle du monde sur l'esprit humain, elles ne changent rien au résultat. »

Emerson, *La confiance et soi et autres essais*

La forêt m'a dit ...



Je déambulais tranquillement dans les sentiers du Précambrien lorsqu'un roche, debout sur son ~~sont~~ piquet de bois, me dit : « regarde-moi et regarde la forêt à travers moi ». J'allais me lancer à travers lui pour rejoindre cette forêt, mais une affiche m'apostrophia :

- Laisse faire ce roche de bois mort. Prend de la gomme de sapin, enduis ton visage avec elle, arrache tes vêtements puis roule-toi dans la boue. Chante comme un rireau, crie comme le loup et appelle l'orignal et laisse-toi gagner par le désordre de la forêt. Ensauvage-toi.

Un arbre s'écria :

Ne t'écoute pas. Cette affiche est folle. Elle a été écrite par des hommes, ces êtres futiles qui ne sont bons qu'à construire de l'éphémère. Tu veux connaître la forêt ? Colle-toi alors sur moi et écoute-moi croître dans le silence de mes compagnes. Confond-toi avec mon écorce et tu connaîtras la forêt. As-tu du temps ?

Une roche me dit alors :

- N'écoute pas cet arbre. C'est un jeune fœtus un peu volage. Il sème à tout vent et la moindre brise lui fait basculer la tête. Il n'a pas beaucoup de lunes à son actif et il n'a même pas vu une seule

glaciation. Bref, c'est un jeune bébé de rien du tout. C'est moi qui connais le mieux la forêt, les forêts, devrais-je dire, car plusieurs ont poussé sur mon assise. Je suis la roche immuable, alors, je peux te dire comment fonctionne le truc. Tu vois tous ces arbres, je les ai vu naître et croître et avant eux, leurs parents et leurs grands-parents et ainsi de suite. J'ai vu des millions de lunes, pardon, des millions de lunes. J'ai senti à plusieurs reprises la corvée contrignante des glaciers. Moi, je vais te dire ce qui est la forêt.

L'araignée me via :

- Ne t'écoute pas, dit-elle perchée dans sa toile. Elle se prend pour Dieu. Elle est si vieille qu'elle nous redit ses histoires anciennes, ses millions de lunes, bla, bla, bla. Elle voit connaître la forêt, alors qu'elle est immobile. Elle n'a plus bougé depuis combien de temps ? Tout ce qu'elle voit, c'est le dernier de cet arbre, le dernier de celui-là et de cet autre là. Les arbres ont poussé sur elle si bien qu'elle ne voit plus le bleu du ciel. C'est une vieille prétentieuse lourdaude. Moi, je connais la forêt. Tu sais, pour tisser ma toile, je dois bien choisir mon endroit. Il ne doit pas être trop passant par le bœuf gibier et bien passant pour les insectes. Tu sais, j'adore manger des repas diversifiés. L'endroit doit aussi être assez large pour que ma toile soit bien grande. J'adore tisser, c'est mon dada et mon gagne-pain.  
Bref, j'aime les lieux équilibrés.

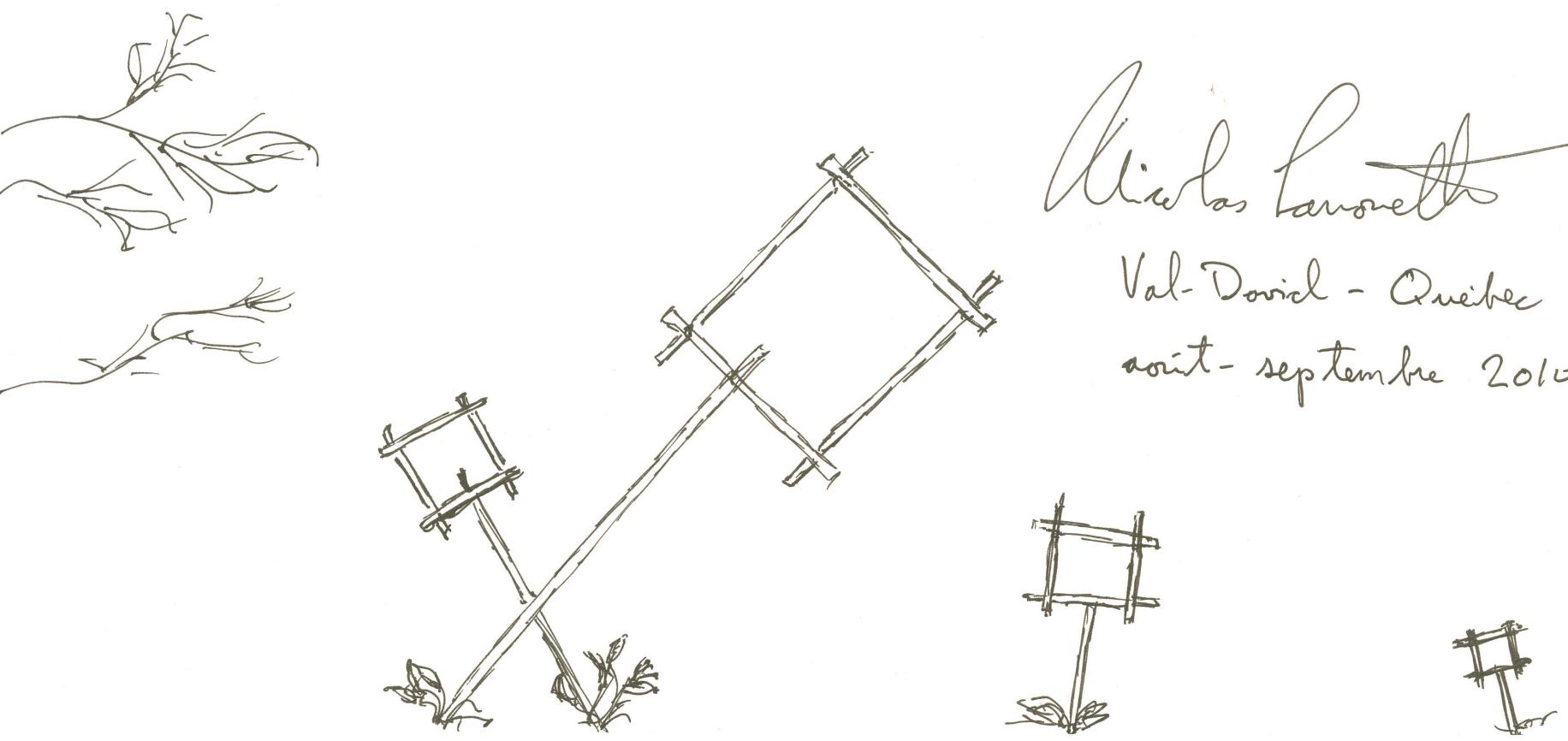


D'ailleurs, je crois bien que c'est moi qui a le meilleur  
équilibre dans la ...

Elle ne finit pas sa phrase, car un oiseau passait par là et la regardait,  
bien droite et sans méfiance car elle me parlait, il l'envola tout rond.  
Il me fit un petit clin d'œil et s'envola vers un autre question...

Je repris ma déambulation, n'écouteant plus que le son de mes pas sur le  
gravier et le vent dans les arbres sous le chaud soleil, silencieux ...

J'ai pensé alors à Gaston Miron penché sur le rebord d'une fenêtre  
Pour regarder le monde.



Nicolas Lamothe

Val-David - Québec

août - septembre 2010

Le vent tourna autour de moi avant de reprendre sa route dans la forêt, sans conditions -

oublier au monde

Je m'en allai

parce que je souhaitais vivre dé librement

Mais toute la moelle

Devant un texte de Thoreau  
Jardins du Précambrien  
Août 2010  
Pastel, encré, crayon, collage  
abrenaud © sympatico.ca

### *Devant un texte de Thoreau*

Je restai un bon moment assise à même le sol. En tout cas assez longtemps pour que mon cerveau arrive à dégager la forme des sons électroacoustiques qui dérivaient de l'Agora de la sonorité et qui, au premier abord, m'étaient apparus totalement aléatoires. Peu à peu, un sens se dégageait et j'en arrivai à anticiper le retour de la section de l'œuvre où, me semblait-il le compositeur avait voulu recréer le bruit de branches d'arbres piétinés, arrachés, laissés brutalement choir dans la forêt. Le calme qui suivait cette violence était-il l'évocation d'un filet d'eau glissant d'un rocher? J'aimai le croire.

Devant moi, un texte de David Henry Thoreau que je lisais, relisais et que, pour le plaisir des mots et des émotions, je déstructurais, leur cherchant une nouvelle vie à travers le prisme de mon regard sur la forêt et le pastel glissant sur le papier. En même temps que j'isolais les mots sur le papier, déstructurant la nature du texte de Thoreau, mon cerveau continuait d'assembler les sons provenant de l'Agora à quelques mètres de moi.

J'attendais maintenant le retour du chant d'un oiseau que j'avais cru entendre et me laissais aller à la mélancolie sur les trois notes de l'œuvre, comme si elles étaient chantées par l'esprit même de la forêt cherchant à sortir de son isolement.

*sa solitude*

Puis d'autres voyageurs arrivèrent. Leurs voix compétitionnèrent avec celle de l'Agora. La musique redevint aléatoire. La vie reprit son cours. *Je m'en allai*, comme le dit Thoreau dans son texte. Un moment encore, le vent tourna autour de moi avant de reprendre sa route dans la forêt. Sans condition. Sans repères. Sans cadres. Et je m'enivrai de l'odeur émanant de la terre.

*Anne Brigitte Renaud*

dans les Jardins du Précambrien

Août 2010

... et alors, au creux de l'ombrage, on s'assoit et on attend que perce la lumière à travers le feuillage emmêlé. On aimerait peut-être que tout se dégage. Jusqu'à ce que l'on comprenne qu'ici l'ombre est partout, incorporée au sol, faisant parti de ce sol autant que la fougère, autant que les épines.

Plus loin, ce tapis de mousse grasse qui demande à ce qu'on s'agenouille. Alors de près, le front au sol dans une sorte de rapprochement délibéré, on est soudain face à une palmeraie. Des centaines de minuscules palmiers si verts, mous et mouillés qu'y glisser la main fait glisser en nous des pensées sensuelles. On voudrait s'y étendre entièrement, en entier, le cou plongé dans ce tapis de chair.

Le regard se lie : je me trouve sous la protection d'un cèdre et d'un pin ; à intervalles, leurs deux troncs se rencontrent dans un bruit un peu huileux : porte qui s'ouvre sur le ciel et le vent. Forêt créative, créative sans le savoir, sans le chercher. Tout est là : la soierie d'une toile d'araignée dans le contre-jour, disque doré fisé entre deux troncs. Et l'araignée suspendue guette, funambule ventitant son domaine ; un arbre à l'envers, main dans le sol, orteils au vent ; un tronc mort enrobé d'humus comme un linceul végétal, la forêt n'est autre qu'un immense entrelacs de matière organique, avec ses zébrures, ses détours, sa fragilité, ses arbres bossus proches de la faillite. Là encore une leçon silencieuse : les cadres ici existent-ils ? les lignes droites en viennent presque toujours à dessiner des courbes à un moment ou un autre, et ondulent en quête de lumière.

Régénérence permanente. Il y a ce qui se penche, ce qui se dresse, ce qui se tresse. Il y a des courbes souples, des autres, des zones d'affrontement, des lieux de repli. Les arbres ont leurs tumours, leurs noeuds, leurs plaies, leurs goûtres. Là aussi tout se tient. se mêle, se soutient et se colle dans une glu végétale et minérale. C'est peut-être cela qui touche : chaque chose existe pour elle seule, mais existe grâce au reste et donne vie aux autres à la fois dans un échange clandestin.

Je lis : « Nous sommes ici à l'origine du monde ». L'humus mouillé, les pousses surgies du marais, les arbres morts qui se réincarnent. Ici les miracles deviennent plausibles. À l'origine : lorsque lentement les choses <sup>ont commencé</sup> à percevoir l'obscurité minérale, lorsque l'organique a déchiré le placenta du granit. Assise sur le sentier du marais, les pieds tout proches de la boue, les yeux plongés sur la matière molle et sablonneuse, assise pour mieux songer à ce commencement du monde.

Pourtant, il y a autre chose aussi. Car le marais est aussi un grand cercueil : des feuilles s'y déposent, collées, rongées, disparues. Ne reste qu'un squelette, quelques nervures. Mais tout à côté a jailli uneousse microscopique ou peut-être microcosmique. La matière rongée ne sait pas qu'elle a permis à d'autres de croître. Et la matière qui émerge ignore son sort : comme si pour tout vocabulaire, il n'y avait là que <sup>tout de</sup> le mot VIE.

Anne-Sophie Sabatier,  
28 août 2010



## DANS LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN

(La Traversée à Val-David, 28 août 2010)

Dans les Jardins du précambrien  
Refude de roches éoniennes  
Nous sommes venus rapailler  
Des grappes d'idées encadrées  
Ici avant nous ont déclamé  
Maints joueurs d'échos sonores  
Dans une forêt de boîtes aux lettres  
Dorment leurs dires laminés

Dans les Jardins du précambrien  
Enrobés de fins fils bleus  
Des cailloux grimpent aux arbres  
Et pendent des fruits de zinc  
Noués en de roses tintements  
Des sons recomposés s'élèvent  
Boulons rouillés coutellerie usée  
Font beau miroir aux araignées

Dans les Jardins du précambrien  
Avant nous hier des créateurs  
D'artefacts ont enfanté  
D'inutiles poésies en trois-D  
Mêlées aux fougères entrelacées  
Ont surgi cartes de lichens  
Vieux fonds de chaise emmurés  
Et bouquets d'écorces vierges

Dans les Jardins du précambrien  
Aride comme un ru de verre  
Une fontaine cendrillonnesque  
Pare l'immuable flot de pierres  
Au miraculeux jardin d'images  
Où verdit le bambou de synthèse  
Dans les Jardins du précambrien  
S'écrit l'éphémère postcambrien

Pierre Labossière  
Sherbrooke, le 31 août 2010

« Dernières lueurs. La nuit tombante emplit la forêt de signes furtifs. Assis sur une pierre couverte de mousse, je me souviens du mystère que l'enfant éprouve à l'orée du bois. De cette légère crainte, excitante comme une liqueur, qui aiguillonne sa vigilance tandis qu'il franchit le pas, à cette heure entre chien et loup. Nos enfances de Robinson Crusoé et de coureurs des bois affranchis de toute contrainte puisaient l'inspiration dans les feuillages de l'été : des jeux de rôle qui n'avaient cure de leur vraisemblance, trois copains de plain-pied dans le fantastique de la nature. Nous aimions les bois, ils étaient notre liberté et nous servaient d'abris hors du domicile. »

Rodolphe Christin, *La forêt de l'homme*

« La forêt est propice au voyage. Au voyage qui dépouille, défait pour refaire, déprend pour mieux se reprendre. La forêt est le lieu propice à la disparition de nos repères trop humains, elle se propose aussi à notre propre disparition. Masqués par les branchages, entrés à pas de loup dans un autre monde, nos egos socialisés, jalonnés de balises rassurantes mais engourdisantes, ne doivent pas résister : voici l'occasion de, simplement, apprendre la présence du milieu et reprendre conscience de ce que représente la terre qui nous porte. L'expérimentation est primordiale car ce devenir ne peut se satisfaire d'une simple conscience écologique envisagée sous l'angle, nécessaire mais insuffisant, de la seule rationalité politique. Le défi lancé à l'homme d'Occident est justement celui de son ensauvagement volontaire, afin de retrouver des racines cosmiques qui le connectent avec le réel dans toutes ses dimensions. »

Rodolphe Christin, *La forêt de l'homme*

« Quand son médecin ôta ses bandages et la conduisit au jardin, la jeune fille qui n'était plus aveugle vit "l'arbre avec toutes les lumières dedans". C'est cet arbre-là que moi, j'ai cherché pendant des années, l'été, dans les vergers de pêchers, dans les forêts de l'automne, jusqu'au creux de l'hiver et du printemps. Et puis, un jour que je me promenais le long de Tinker Creek, ne pensant à rien du tout, j'ai vu l'arbre avec toutes les lumières dedans. J'ai vu, derrière la maison, dans la cour, le cèdre où les tourterelles tristes se perchent pour la nuit, tout chargé, transfiguré, chaque cellule vibrante de flammes. Je suis restée debout dans l'herbe avec toutes les lumières dedans, l'herbe qui n'était que feu, vision d'une clarté absolue, et cependant vision de rêve. Il s'agissait moins, en réalité, de voir que d'être vue, oui, d'être vue, pour la première fois, toute pantelante, sous le coup d'un puissant regard. »

Annie Dillard, *Pèlerinage à Tinker Creek*

## LA TRAVERSÉE AUX JARDINS DU PRÉCAMBRIEN

(Val-David, 28 août 2010)



Je me demande...

Je me demande pourquoi dix cadres de bois ont été semés dans les Jardins du précambrien

Je me demande pourquoi sous ces cadres on a accroché des texte des Thoreau, Emerson, Desjardins...

Je me demande quel critère a présidé au choix de l'emplacement de chaque cadre

Je me demande si les textes choisis sous chaque cadre doivent leur position seulement au hasard

A-t-on voulu guider ma perception de la forêt? A-t-on voulu perdre mes sens?

Je me demande...

A-t-on besoin de plus de cadres?

Dans un monde de plus en plus borné par les écrans de télé, d'ordinateur, de cellulaires?

L'image enfermée par le cadre et les mots qu'elle inspire sont-ils interchangeables ?

Je me demande... l'image encadrée nous aide-t-elle à trouver nos mots?

Pierre Labossière  
Sherbrooke, le 7 septembre 2010



**Les fruits étranges des Jardins du précambrien**  
Pierre Labossière  
Val-David, le 28 août 2010

« Je m'en allai dans le bois parce que je souhaitais vivre délibérément, ne faire face qu'aux faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle avait à enseigner, et non découvrir, quand je viendrais à mourir, que je n'avais pas vécu. Je ne souhaitais pas vivre ce qui n'était pas la vie, l'existence est tellement précieuse; ni ne souhaitais pratiquer la résignation, à moins que ce ne fût tout à fait nécessaire. Je voulais vivre profondément et sucer toute la moelle de la vie, vivre assez hardiment et à la spartiate pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie, couper un large andain, tondre à ras, acculer la vie, et la réduire à sa plus simple expression, et, si elle se révélait médiocre, eh bien! Attraper toute son authentique médiocrité, et publier au monde sa médiocrité; ou si elle était sublime, l'apprendre par l'expérience, et être à même d'en rendre véritablement compte lors de ma prochaine excursion. »

Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*

« Qu'il est délicieux de marcher sur ces couches fraîches, sèches et bruissantes de feuilles mortes – hysope, thé vert, feuilles nettes, friables, salutaires. Comme bellement elles vont au tombeau! Avec quelle douceur elles tombent sur le sol et se changent en terreau, peintes d'un millier de nuances, et bien dignes qu'on en fasse des lits pour les vivants! Ainsi, légères et frétilantes, elles s'avancent en troupes au tombeau. Elles ne portent pas le deuil. Joyeuses, elles s'en vont, courant par la terre, choisissant leur sépulcre, murmurant dans les bois. Elles qui flottaient avec tant de dignité, comme elles sont contentes de retourner à la poussière, de s'abattre, résignées à reposer et à pourrir au pied d'un arbre et à s'offrir en nourriture à leurs sœurs nouvelles, aussi bien qu'à s'agiter très haut. »

Henry David Thoreau, *Journal*

« Ma relation avec les arbres et les forêts n'est pas seulement émotive ou littéraire ou sensuelle ou spirituelle ou physique ou botanique : il n'y a pas de séparation affective, pour moi, dans l'écologie amoureuse des arbres. La nature est libre, durable et harmonieuse, pour peu qu'on la laisse en paix. La vie (la liberté) n'est pas une affaire logique et rationnelle, comme la science officielle veut nous le faire croire; elle est un grandiose métissage de cultures et de biologies, inséparables dans leurs relations, un cosmos chaotique plein de rires et de larmes, dont chaque composante a sa vie propre. »

Luc Fournier, *Les dernières forêts d'arbres libres*



coexistence  
inoubliable  
du métal et  
de l'arbre

trop  
souvent je ne  
devante le cadre  
passer le bruit



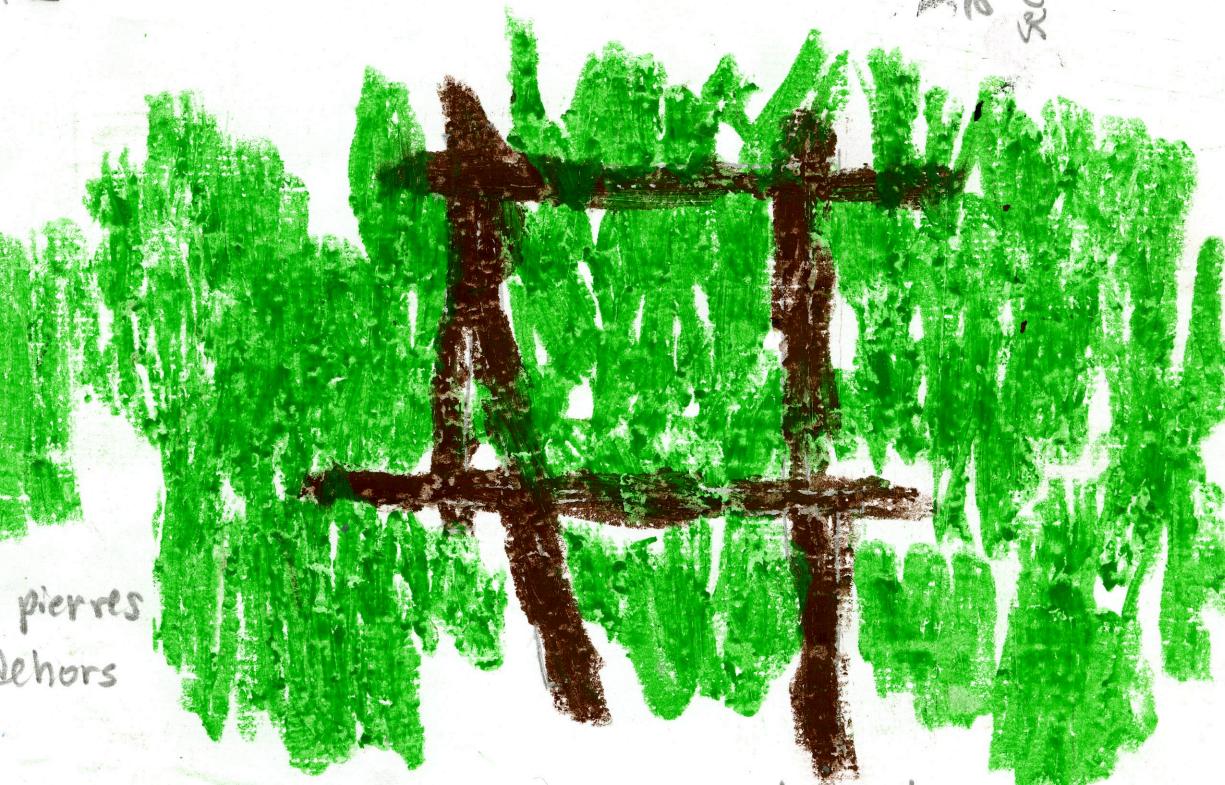
par là-bas  
se bouge  
aussi

éblouissement possible

derrière le cadre

une feuille tombe → déchire la toile  
c'est à ce moment-là que sa commence  
que sa débute

j'entends j'peins j'imagine ce que  
tu vas



incursion invitation intervention installation

inscription partout inspiration

invention de traces d'une multiplication aux pierres  
encore capables d'oiseaux et puis dehors

l'heure de l'écorce des trembles

l'heure où respire des souches

la seconde du sapin à la cime qui pointe là-haut jusqu'à  
qui pointe là-bas

la chute presqu'invisible des petites chenilles jaunes en fil suspendu

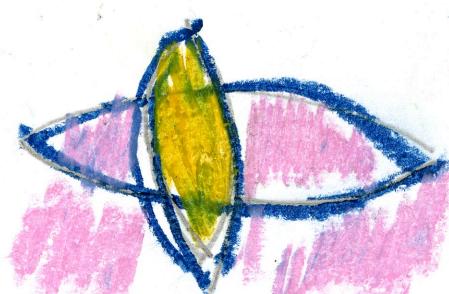
vulnérables au vent et pourtant tellement plus courageuses que le regard

maladroit mais néanmoins quelque part dans toute cette confidence  
cette confusion de la forêt

souffle du jardin  
en remure

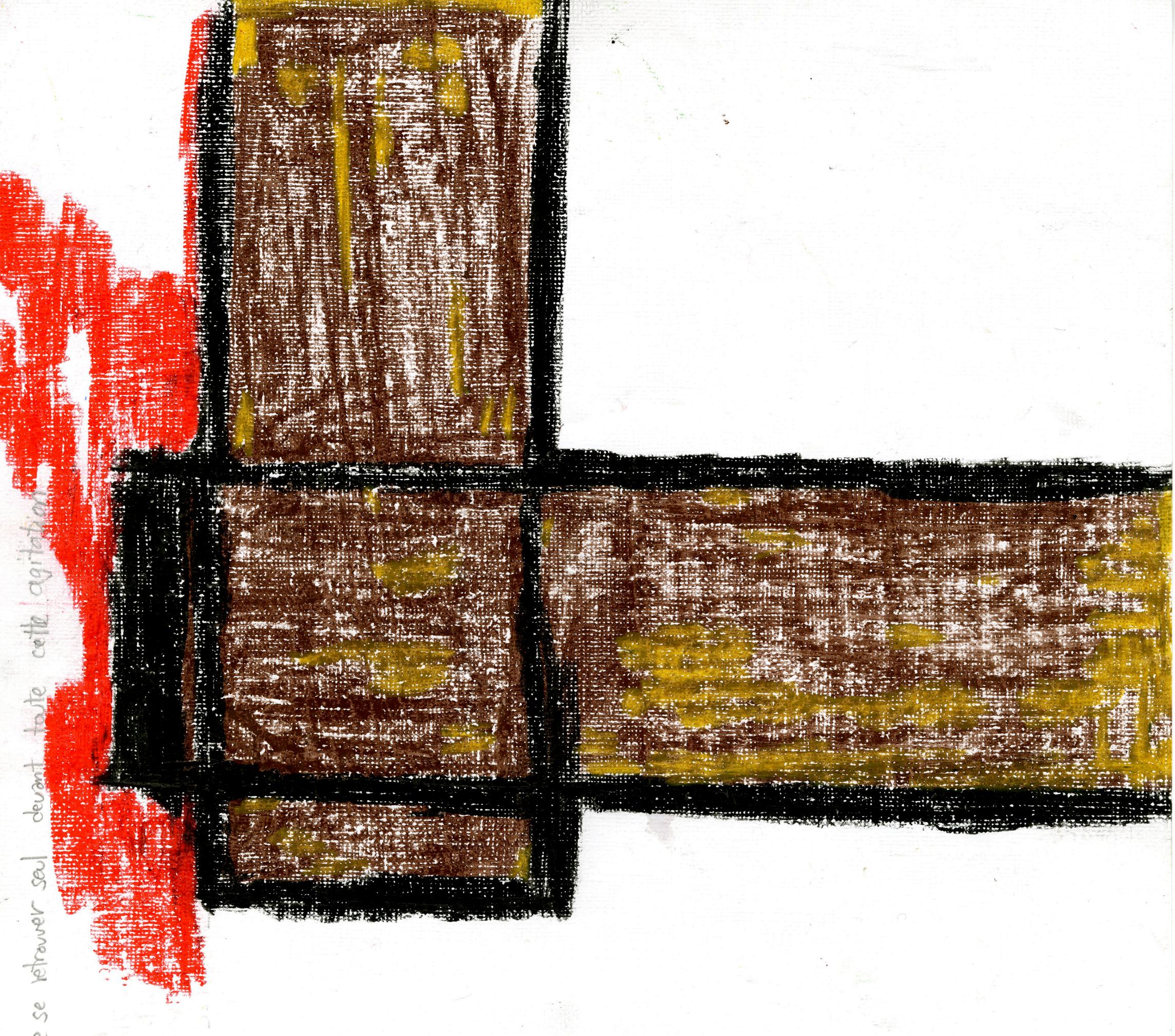
tuis

loin d'ici là où rien  
encore n'a été piétiné  
que du bruit  
que des mots  
des murmures  
de la pensée



de l'étable mort à mes pieds et des ifs dans mes oreilles

difficile de se retrouver seul devant toute cette agitation



« Celui qui aime la nature est celui dont les sensations, intérieures et extérieures, sont encore ajustées exactement les unes aux autres ; celui qui à l'heure de la maturité a gardé son âme d'enfant. Ses relations avec le ciel et la terre deviennent partie de sa nourriture quotidienne. En présence de la nature, l'homme est parcouru d'un sauvage frisson de délice, en dépit de la réalité de ses peines. La Nature se dit : il est ma créature et malgré tous ses chagrins insolents, avec moi il se réjouira. Ce n'est pas le soleil, ou l'été seul, mais chaque heure et chaque saison qui accorde son tribut de délices; car chaque heure et chaque changement correspondent à un état d'esprit différent, et le permettent, depuis midi hors d'haleine, jusqu'aux plus épaisses ténèbres de minuit.

Emerson, *La confiance et soi et autres essais*

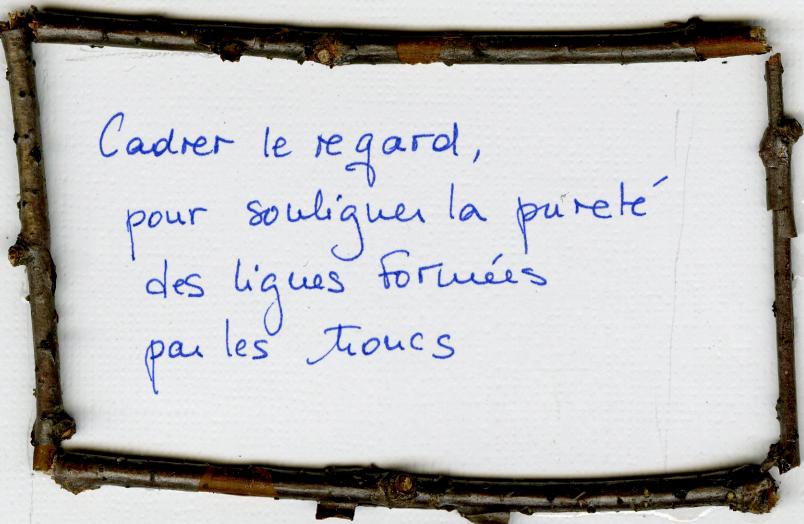
La Nature est un décor qui convient aussi bien à un épisode comique qu'à une scène de deuil. Pour quelqu'un en bonne santé, l'air est un cordial d'une incroyable vertu. Traversant, au crépuscule, un pré communal désert, pataugeant dans les flaques de neige fondue, sous un ciel chargé de nuages, et n'ayant présent à l'esprit aucun événement qui aurait pu me réjouir, j'ai éprouvé un sentiment d'exaltation totale. J'ai fait l'expérience d'une joie au bord de la peur. Dans les bois, également, un homme se dépouille des années comme le serpent de sa mue et, quelle que soit la période de sa vie, il demeure toujours un enfant. Dans les bois réside la perpétuelle jeunesse. »

Emerson, *La confiance et soi et autres essais*

« Pour le regard attentif, chaque moment de l'année a sa beauté propre, et dans le même champ, le regard contemple, à chaque heure, une image jamais vue auparavant et qui ne sera jamais revue. Les cieux changent à tout moment et reflètent leur gloire ou leur mélancolie sur la plaine en dessous d'eux. L'état de la récolte dans les fermes alentour modifie l'expression de la terre, semaine après semaine. La succession des plantes locales dans les pâturages et le long des routes formant l'horloge silencieuse par laquelle le temps égrène les heures d'été, rendent même l'écoulement du jour sensible à un observateur attentif. Les tribus d'oiseaux et d'insectes, tout comme les plantes qui arrivent ponctuellement, le moment venu, se succèdent et l'année a de la place pour tous. »

Emerson, *La confiance et soi et autres essais*

Cadrer le regard,  
pour souligner la pureté  
des lignes formées  
par les trous



contempler  
la perception  
des choses, à hauteur des yeux,



D'après  
D. S. D.

en obligeant  
l'autre à s'accoupler  
pour observer le sous-bois  
tapisse de feuilles mortes



ou la tache  
qui clair de la mousse  
sur le sol  
à lever la tête pour se rapprocher du ciel  
et capter les flâques de  
lumière trouvant  
les fondations

contempler

la perception

de

l'artiste

les cadres révèlent la manie dont nous construisons  
les paysages



à partir d'une posture



d'une qualité de l'attention



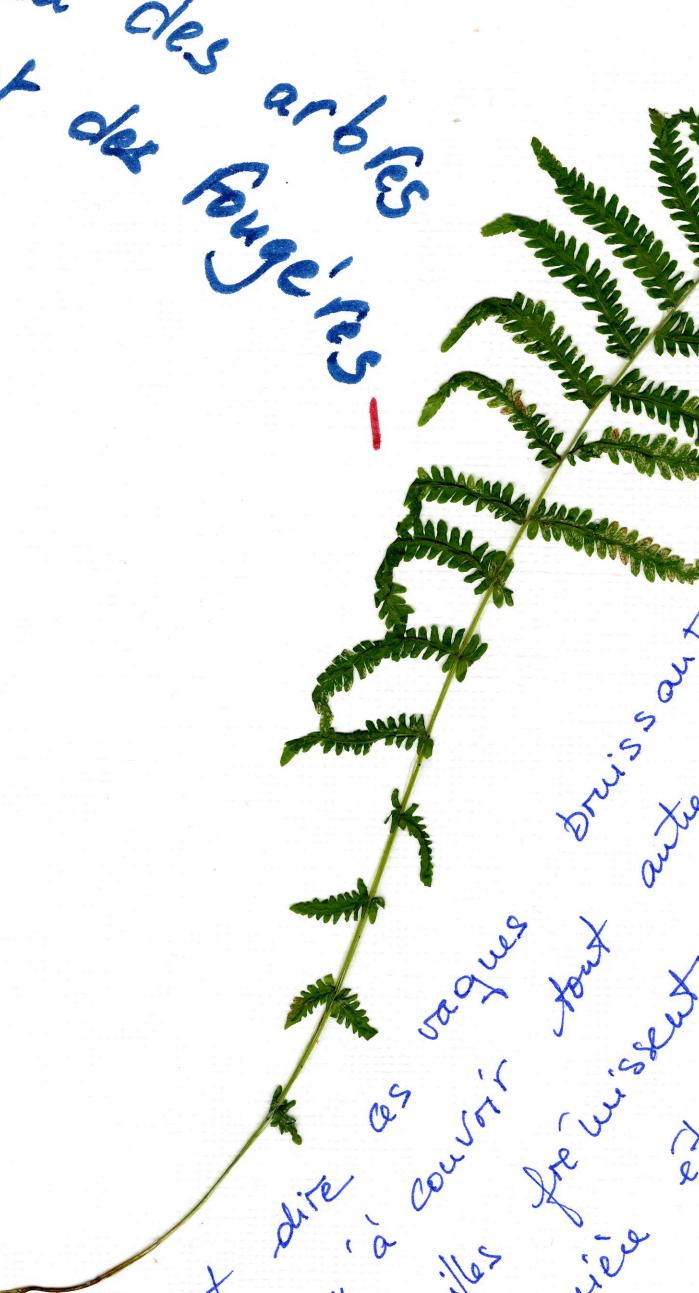
d'une faculté de s'émerveiller  
devant la beauté et la diversité  
du monde,

de saisir la poésie intime qui se  
dégage d'un lieu.

Rachel

Ce qui échappe au cadre,  
c'est le mouvement -

celui des arbres  
et des fougères -



Comment dire les vagues  
qui affluent jusqu'à couvrir  
les jardins de lucidie  
et que les feuilles  
étoffent, entaillant  
et tourbillonnant  
toute la brise ?  
Il n'est pas nécessaire  
de faire de la peinture  
pour capturer  
le paysage solitaire.  
Je sens les souffles légers  
qui m'envirouent  
et me susciter  
les confidences  
de la forêt.

et, surtout,  
le son.

J'ai l'imaginaire forestier.

Croire aux personnages cachés  
dans les souches et les mousses  
dans les noeuds des arbres vivants.

Ici, les œuvres contribuent  
à magnifier la diversité  
des personnages, on nous les  
présente sur des cordes,  
dans le haut de certains  
arbres,

la forêt est une source  
inépuisable d'histoires,

Sauf tout  
ici,

Il était une fois une  
fougère qui dansait en  
solitaire dans une  
tache de soleil, entourée  
de piliers d'ambre ..

Il était une fois une armée  
de petits soldats mal camouflés,  
de statues noires sur fond vert innocence ..

Je ne les raconterai pas toutes,  
je seul plaisir me comble !

Isabelle

Il était une fois des oiseaux,  
rares, uniques, pendus sous une  
corde ..

Il était une fois des musiques,  
cloches et cloirs et anneaux de  
fer ..

Il était une fois des visages  
qui avaient poussé sur une  
roche ..

Il était une fois, une tête  
perchée sur un tronc ..

Il était une fois un château  
de verdure, aux pieds d'quel  
poussent un champignon ..

Il était une fois une forêt  
d'ombellifères sous lesquelles  
personne ne dormait ..

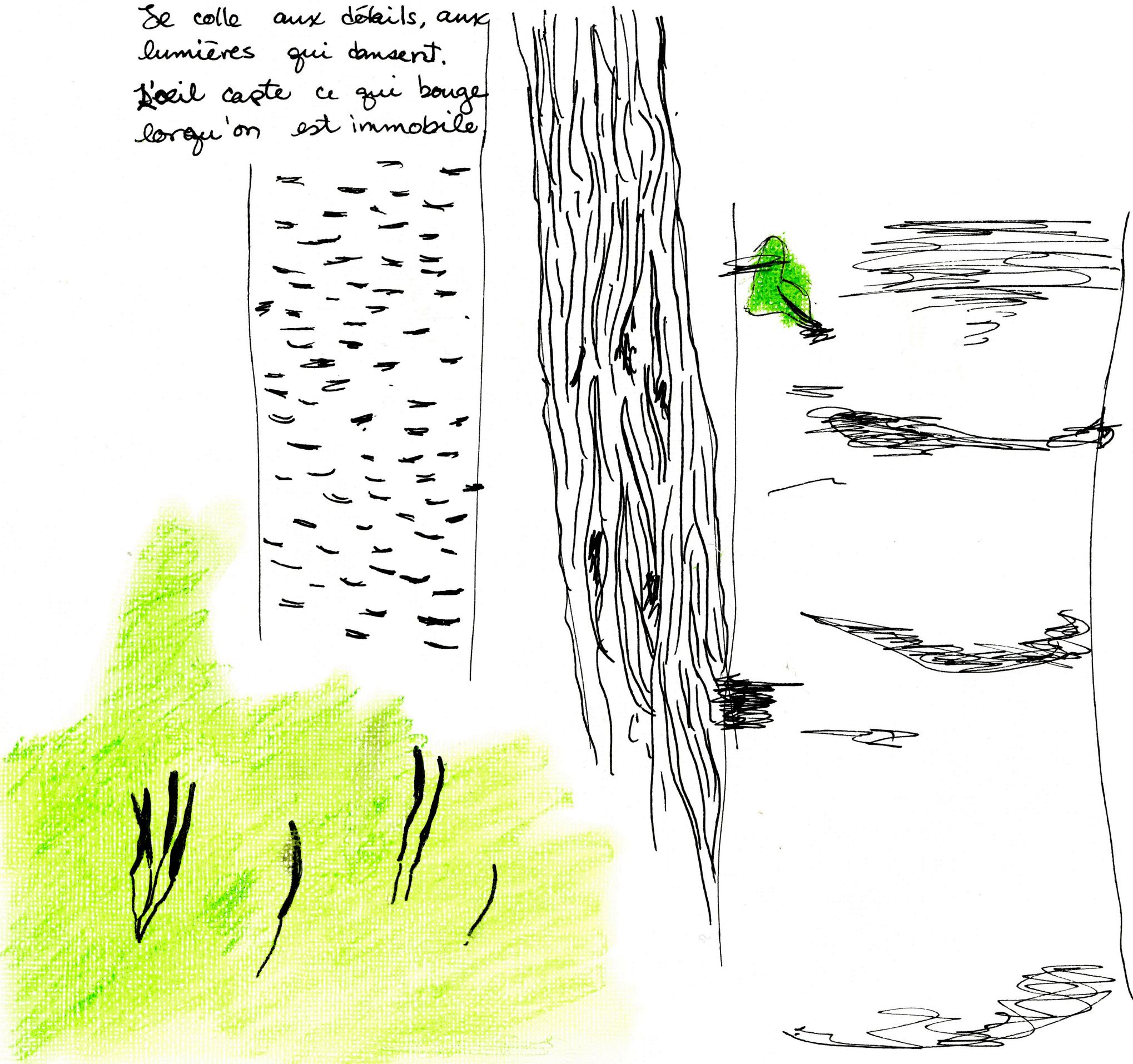
Il était une fois une armée  
de petits soldats mal camouflés,  
de statues noires sur fond vert innocence ..

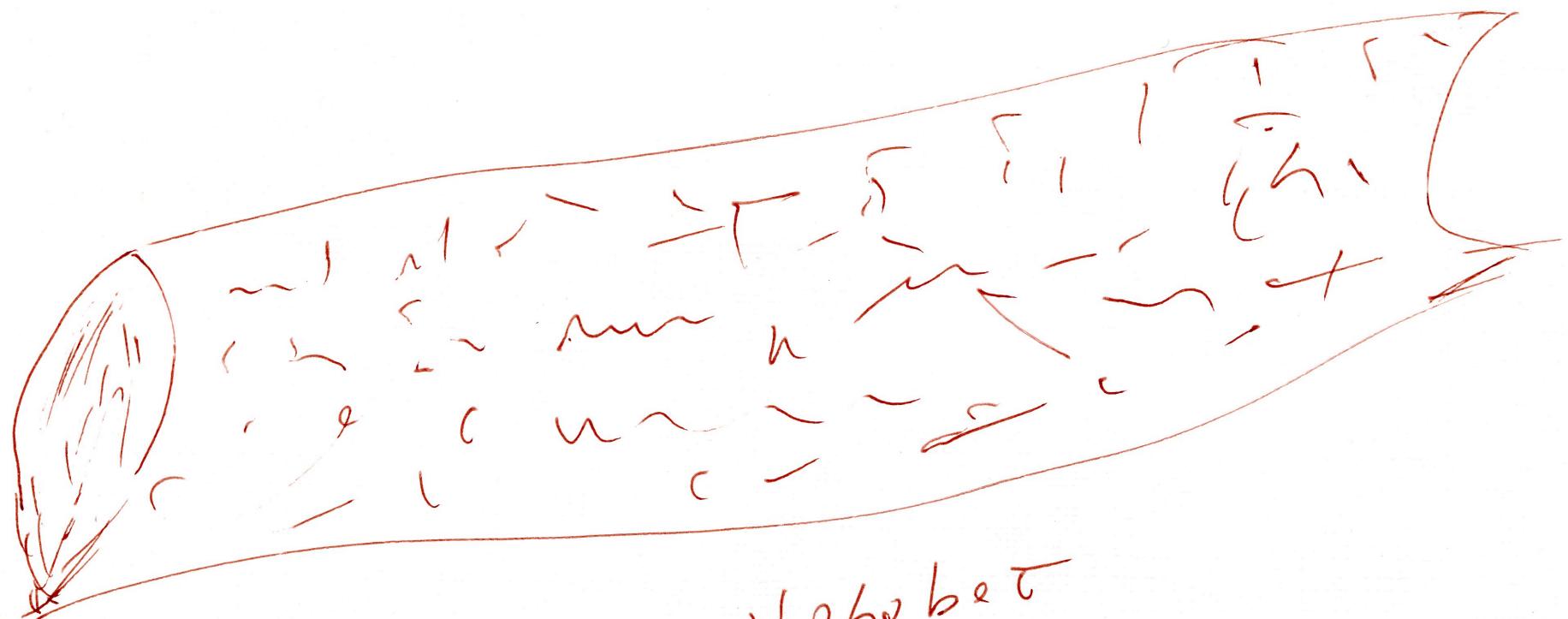
Il était une fois un  
arbre, qui avait  
décidé de changer  
de couleur ..

Je dois avouer que je regarde rarement  
la forêt, dans son ensemble je veux dire.

Je colle aux détails, aux  
lumières qui dansent.

L'œil capte ce qui bouge  
lorsqu'on est immobile





l'écriture alphabet  
de la terre } et la piste

de l'insecte sur les vertébrés

des épinettes rouges

la griffure de l'univers

à créer le langage

bien avant l'arrivée des

ur soixante hiver langues

[sous le bivouac]

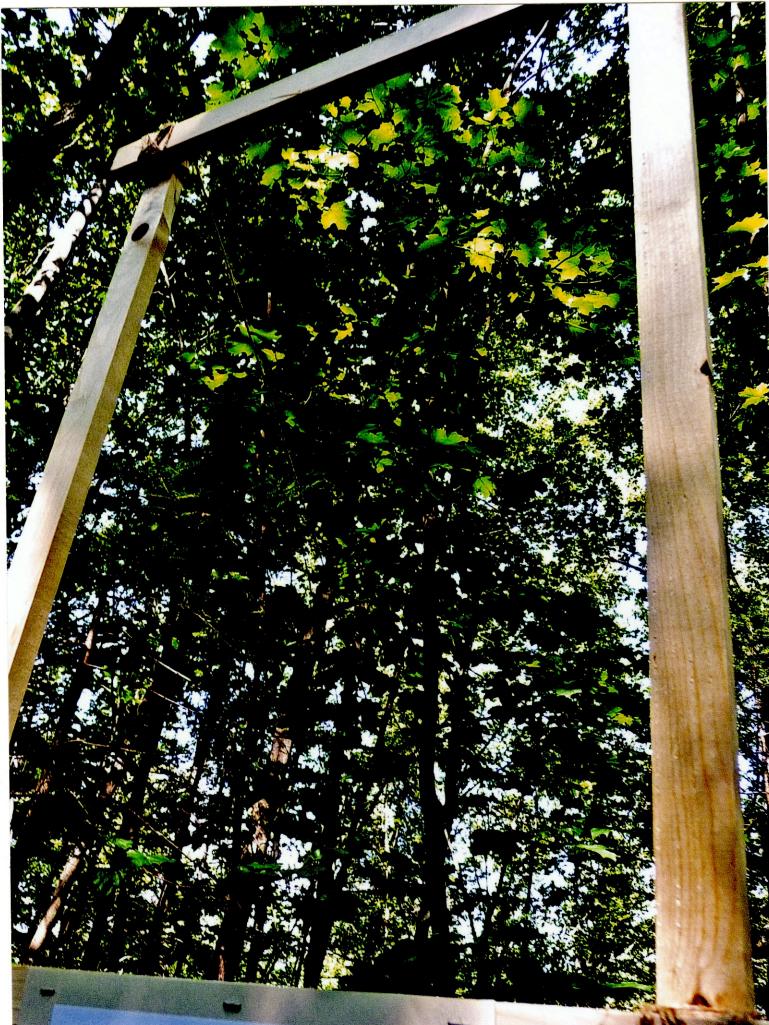
M  
28 juillet 2010

j'ai découvert  
une œuvre signé  
cachée dans un placard  
elle m'a dit qu'elle était  
réceptionniste pour une  
grosse société anthropophage  
dont je n'aurais retenu le nom  
mais que bientôt bientôt  
elle rentrera aux études  
dans le domaine du service social et  
l'artiste



j'ai photographié son sourire  
pour le déposer dans les archives  
me disant que rentrer dans  
les jardins du préambrien  
c'est entrer dans une œuvre signé  
dont on ne peut présenter à l'évidence  
ni la nature ni le chant

Les arbres poussent franc ciel  
— non pas perpendiculairement au sol,  
mais à l'idée qu'ils se font du ciel.



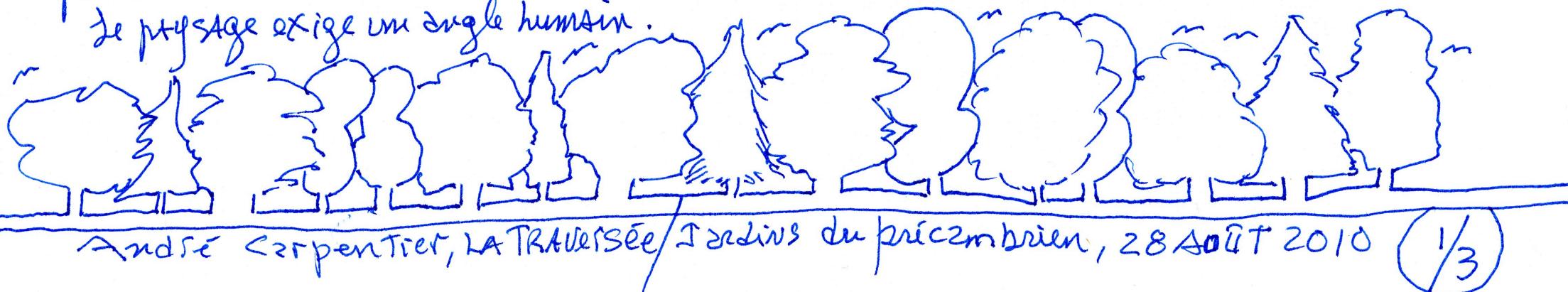
Qu'est-ce qu'un cadre ? Cinq bouts de bois (Avec le pied), quatre mètres de corde (pour assembler les coins) et un regard brisé. Sans le regard, pas de cadre : que du bois et de la frétille... C'est dire que je percevais aussi le cadre. Et qu'en quelque sorte le cadre fait partie du paysage. Le cadre jette d'ailleurs son ombre sur le paysage, et lorsque je m'approche, c'est la mienne, l'ombre, qui s'imprime sur les plantes couvre-sol des sous-bois... - - ↗ ↘ --



À quel étrange réflexe avons-nous aidé en plantant ici et là des cadres dans le paysage ?

Pour entrer dans ma propre vie des choses du monde, je dois gaufrir le cadre, et pour cela, me déplacer sur le côté, m'élever sur une souche pour observer le sol, m'accroupir pour sonder le ciel...

Le paysage exige un angle humain.



André Carpentier, LA TRAVERSÉE / Jardins du périgordien, 28 Août 2010

Il arrive que le cadre du regard  
soit bancal...



Je vais faire à l'envers du cadre  
Y trouve quoi, sinon un autre extrait  
de paysage!  
Tout aussi à l'endroit que son Avert.

Soudain, un poète attaché aux arbres  
nous enjoint de célébrer ensemble  
« le fruit que nous sommes TOUS »  
(Paul Chamberland)

Parfois, au loin ou au plus proche  
Une musique AGSSi Actuelle que primitive  
(l'installation électroacoustique de  
Pierre Dostie)...  
Et Toujours, venant de l'arrière-fond  
Et qui interprète l'hymne-mantra  
des forêts,  
le Vent souffrant dans l'instant des houppiers.



Arbre sorti d'un bloc erratique  
Derrière, le ciel refait sans cesse  
ses taches sous la feuillée ...



Le mystère, l'inconnu, bref ce qui nous échappe semble toujours attiré vers le fond du paysage. Sauf quand on accède soi-même à ce qui AVAIT l'Aspect du fond des choses. C'est que le mystère est toujours ailleurs, au fond quand on pénètre l'orée, sur le seuil quand on frôle les abysses...

Le soleil, s'immisçant dans le feuillage, éclate sur la souche à la manière d'un incendie !



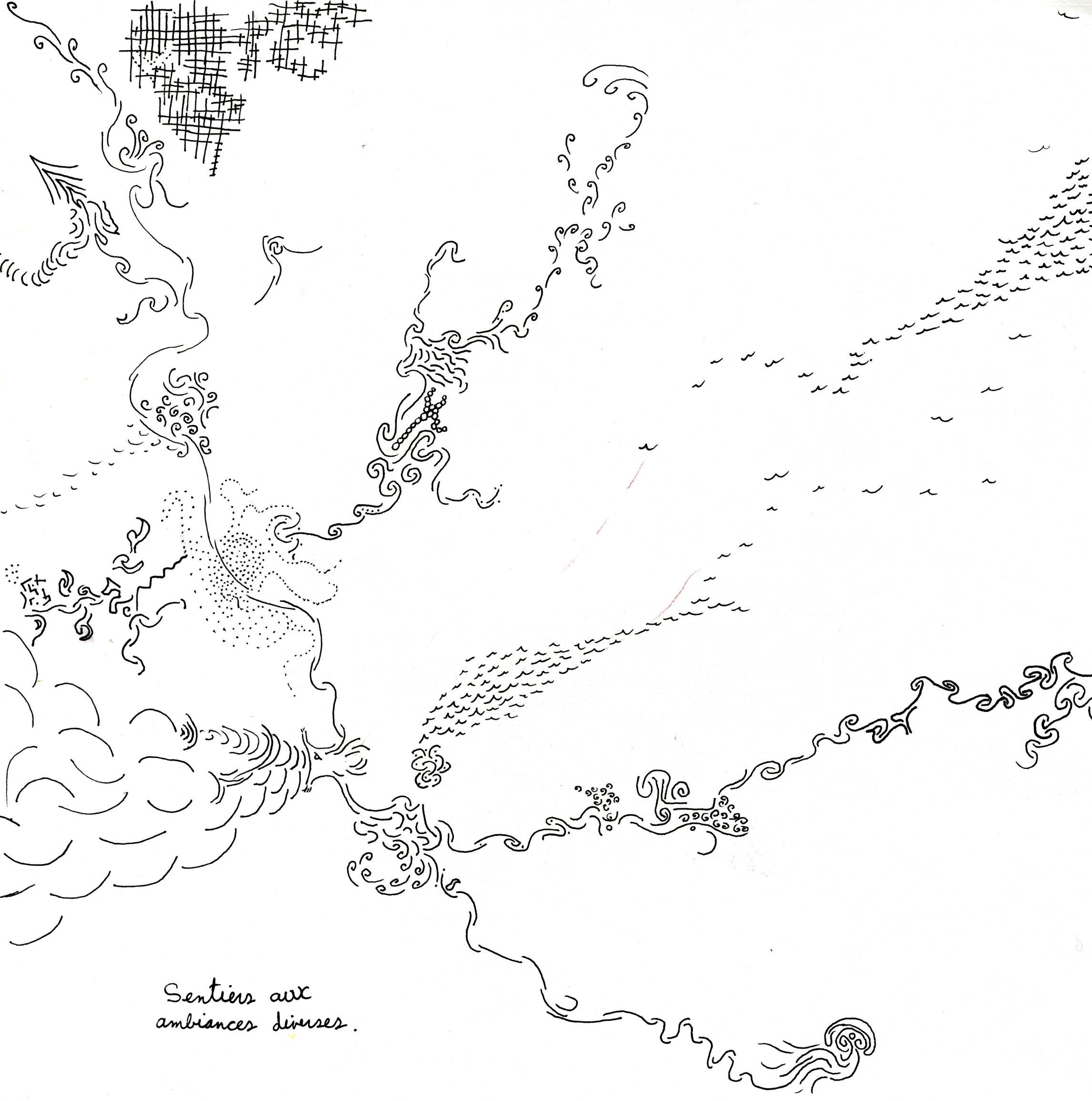
---

« Ma relation avec les arbres et les forêts n'est pas seulement émotive ou littéraire ou sensuelle ou spirituelle ou physique ou botanique : il n'y a pas de séparation affective, pour moi, dans l'écologie amoureuse des arbres. La nature est libre, durable et harmonieuse, pour peu qu'on la laisse en paix. La vie (la liberté) n'est pas une affaire logique et rationnelle, comme la science officielle veut nous le faire croire; elle est un grandiose métissage de cultures et de biologies, inséparables dans leurs relations, un cosmos chaotique plein de rires et de larmes, dont chaque composante a sa vie propre. »

Luc Fournier, *Les dernières forêts d'arbres libres*

« La créativité de la vie et de la nature forme des miroirs de nos possibles inépuisables. Qui veut aller au-delà du miroir sans le casser ? Les forêts sont nos miroirs humains, réfléchissant aujourd'hui notre absence honteuse de réflexion profonde sur l'avenir immédiat et lointain de la vie sur terre, *Forêts, fragiles miroirs*. Toute l'empreinte éducative normalisée est de réprimer nos liens avec la nature; sentiments, émotions, affections, sensibilités sont passés dans l'entonnoir de l'efficacité productiviste du servage. La créativité réelle de la nature se fait d'elle-même, sans privilégier un acteur en particulier, selon des dynamiques toujours en changement. L'arbre verdo�ant appelle au respect mutuel, à la multiplicité, à la diversité, à l'unité organique, à l'union des contraires, au partage, à la coopération spontanée, à la communion directe. »

Luc Fournier, *Les dernières forêts d'arbres libres*



Sentiers aux  
ambiances diverses.

## L'allongeur de perspective

Ma tête résonne à chaque pas, le cœur est dans mes jambes et mes bras s'étirent vers les cimes des arbres. J'avance en zigzagant entre les tâches de soleil qui se posent sur les feuilles, les fougères et les mousses qui bordent le sentier. Dans cette forêt basse et pleine de ciel, la journée est belle et le vent est bon. Le monde m'apparaît simple et agréable. Peut-être est-ce dû à l'impression que mes sensations, intérieures et extérieures, sont ajustées exactement les unes aux autres. Et si c'est cela, peut-être est-ce la fatigue accumulée depuis quelques jours qui me donne ce sentiment d'adéquation. Le sentier sur lequel je marche dévie petit à petit vers un filet vert tendu entre deux arbres. Est-ce un piège posé sur le chemin pour ralentir les marcheurs ? Est-ce un capteur de rêve en forme de hamac, un allongeur de perspective ? Une bien belle invention dans tous les cas. La trajectoire de mon corps dévie elle-aussi vers ces cordes tressées, en quête d'un peu d'horizontalité. En posant mes fesses dans le hamac, je me dis qu'après tout, dans ces jardins du précambrien, il est bon de ralentir le pas et de se laisser porter par l'ambiance calme et dégagée des lieux.

Comprimé dans ce cocon, mes paupières s'alourdissent alors que mon ouïe et ma peau s'éveillent : les sons occupent de plus en plus d'espace et les caresses du vent me chatouillent comme des petits baisers. Les yeux presque clos, je vois encore le frétinement des feuilles et le balancement des bouleaux. Les mouches semblent retenir leurs élytres de battre. Immobile, je m'égare gentiment dans la berceuse de ce sous-bois.

Mon corps flotte dans cette atmosphère comme s'il était immergé dans un liquide chaud. Je déplie mes jambes engourdis pour m'envoler dans l'espace sensuel des arbres devenus algues, ce qui se traduirait par un mot-valise comme *albres* ou encore *argles*, me dis-je en riant tout haut de mon invention langagière. Mon rire participe au mouvement aqueux des choses en créant de petites ondulations qui accompagnent les papillons et les oiseaux dans leurs jeux. Je m'étire encore en compagnie des arbres, je descends mes bras vers le sol comme un saule pleureur, je lève une jambe, puis l'autre en imitant le balancement des branches d'épinette. La forêt et moi dansons côté à côté, en communiant par gestes lestes et lents.

En ouvrant les yeux, je me sens reposé et frais. Les oiseaux osent quelques trilles. Mes pieds se déposent exactement à l'endroit où j'ai envie d'être. Je regarde autour de moi, la tête encore vaporeuse, et je respire un grand coup. À l'odeur si particulière des cèdres se greffe une odeur étrange mais agréable, une odeur... saline, comme si le sol qui me porte avait été fertilisé par le rêve. Là-dessus, je souris en regardant autour de moi et je m'en vais un peu plus haut.

Xavie Marle



Dans le cadre accompagné de la citation de Rodolphe Christin où il est encore une fois question de dépouillement, et qui semble faire écho à celle d'Emerson, un tronc de bouleau laisse pendre des lambeaux d'écorce, comme s'il muait, tandis que ses racines semblent s'appuyer sur le sol pour lui donner un élan et le hisser vers le haut.

Dans le cadre il y a des brindilles. En bordure, une jeune épinette, un peu chenue.

Dans le cadre se déploie une forêt immense. Elle s'étale à perte de vue. Forêt d'arbres minuscules, vibrants de lumière et gorgés d'eau. Le lichen, c'est le nombril de la terre.

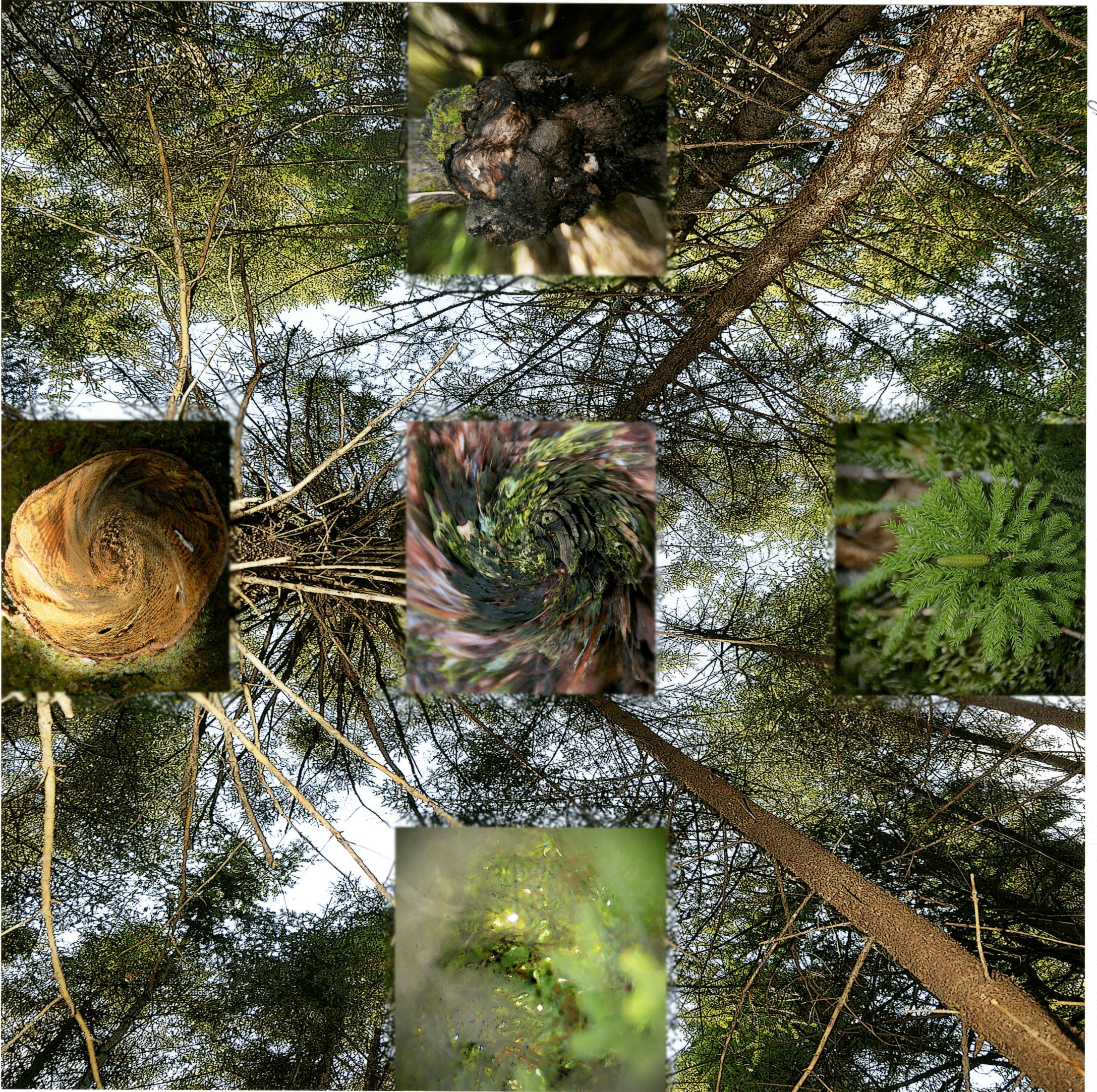
Le cadre est fixé sur deux épinettes : l'une au moins quatre fois plus grosse que l'autre. Derrière la grosse épinette, de frêles érables s'élèvent, s'élancent vers le ciel. Leurs feuilles translucides chantent et dansent la lumière.

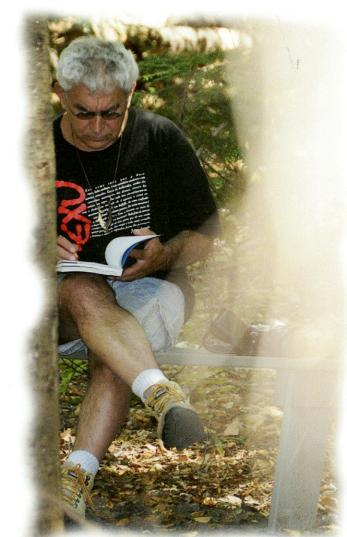
Quise Béard

---

« Pour le regard attentif, chaque moment de l'année a sa beauté propre, et dans le même champ, le regard contemple, à chaque heure, une image jamais vue auparavant et qui ne sera jamais revue. Les cieux changent à tout moment et reflètent leur gloire ou leur mélancolie sur la plaine en dessous d'eux. L'état de la récolte dans les fermes alentour modifie l'expression de la terre, semaine après semaine. La succession des plantes locales dans les pâturages et le long des routes formant l'horloge silencieuse par laquelle le temps égrène les heures d'été, rendent même l'écoulement du jour sensible à un observateur attentif. Les tribus d'oiseaux et d'insectes, tout comme les plantes qui arrivent ponctuellement, le moment venu, se succèdent et l'année a de la place pour tous. »

Emerson, *La confiance et soi et autres essais*





A stylized, handwritten signature in black ink, possibly belonging to the artist or owner of the artwork.



ry





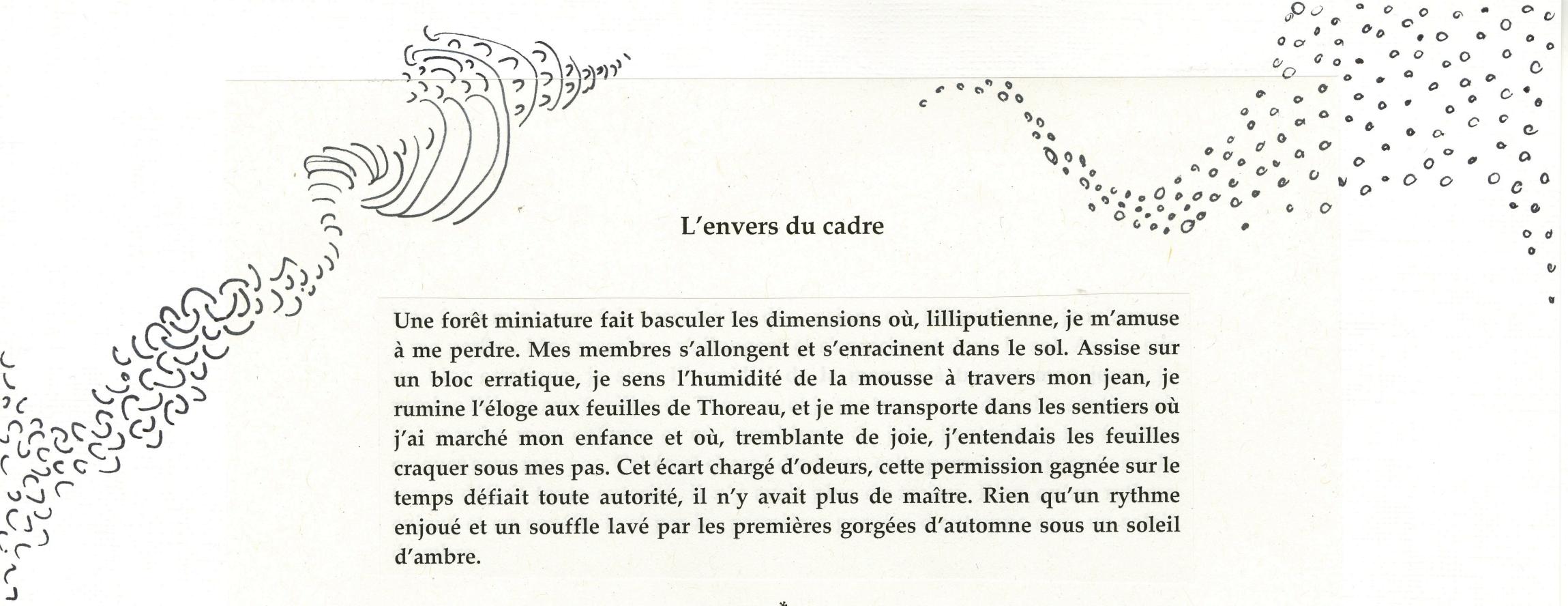
Ray



Je n'ai pas d'  
expérience  
et j'en ai peu

« La Nature, au sens courant, fait référence aux essences inchangées par l'homme ; l'espace, l'aire, le fleuve, la feuille. L'art correspond au mélange de sa volonté avec les mêmes objets, par exemple une maison, un canal, une statue, un tableau. Mais ses interventions, prises toutes ensemble, sont si insignifiantes (un peu de taille, de rapiéçage, de nettoyage, de cuisson) que, s'agissant d'une impression aussi extraordinaire que celle du monde sur l'esprit humain, elles ne changent rien au résultat. »

Emerson, *La confiance et soi et autres essais*



## L'envers du cadre

Une forêt miniature fait basculer les dimensions où, lilliputienne, je m'amuse à me perdre. Mes membres s'allongent et s'enracinent dans le sol. Assise sur un bloc erratique, je sens l'humidité de la mousse à travers mon jean, je rumine l'éloge aux feuilles de Thoreau, et je me transporte dans les sentiers où j'ai marché mon enfance et où, tremblante de joie, j'entendais les feuilles craquer sous mes pas. Cet écart chargé d'odeurs, cette permission gagnée sur le temps défiait toute autorité, il n'y avait plus de maître. Rien qu'un rythme enjoué et un souffle lavé par les premières gorgées d'automne sous un soleil d'ambre.

\*

Le lichen rend autrement la pierre vivante, on dirait qu'elle respire elle aussi, sous sa fourrure. La roche a l'air d'un gros chat qui se prélasser au soleil.

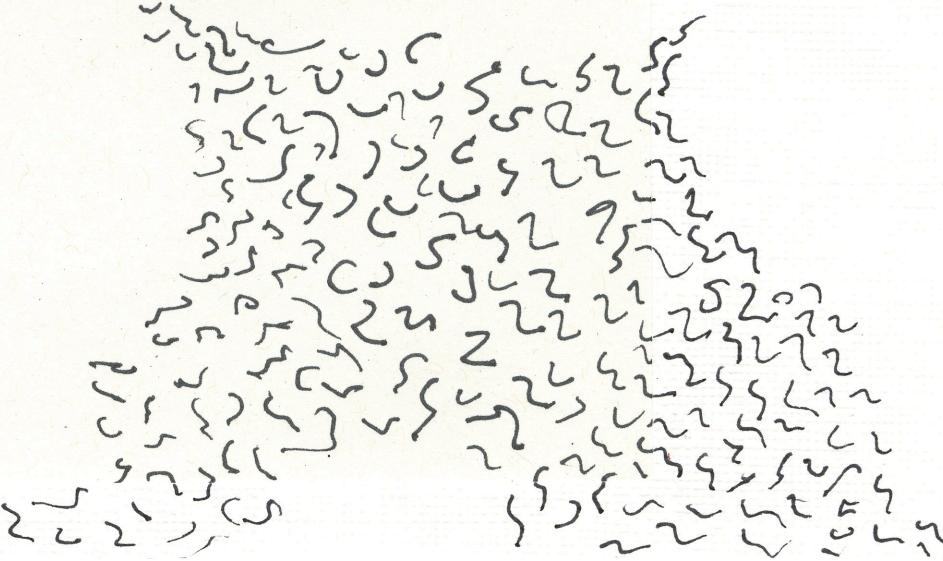
\*

La roche, vraisemblablement fendue par le froid, a l'air née doublement, comme par scissiparité. Sur l'étage du bas, la mousse est recouverte de petites brindilles rousses, on dirait un hérisson.

\*

Un cadre est posé sur un arbre dont les racines forment un îlot au milieu du sentier en pente, lequel dès lors donne l'impression de courir comme une rivière. Près du tronc, une roche a l'air elle aussi enracinée dans le sol; sur elle s'érigent, fragiles, des épinettes embryonnaires. Le sentier sinueux gambade amoureusement et donne envie de gambader avec lui. Ce dépouillement est bien réel. Sans doute en effet dans les bois le temps coule-t-il à rebours, aussi sûrement que les sentiers se changent en rivières, et courent éternellement vers notre jeunesse.

\*



Dans une clairière, une souche a l'air d'un bélier sacrifié.

\*

Sur les immenses blocs erratiques qui s'élèvent de chaque côté du sentier de la poésie, la mousse est plus sèche – le vent et la lumière circulent dans la pinède. Je ne peux m'empêcher de les caresser, et je suis prise d'une sensation trouble : j'ai l'impression de caresser les flancs d'un cheval. La sensation est étonnamment semblable. Lorsque je donne une tape, il me semble que la pierre vit et respire, je sens la chaleur. Si je ferme les yeux, l'odeur de l'écurie se mêle au parfum d'épinette. Troublant. Et j'avance, en m'arrêtant à chaque roche pour la caresser, essuyant quelques regards curieux (sceptiques?) au passage.

Ceux qui longent l'escalier montant jusqu'à l'accueil sont recouverts de laine de mouton.

*Pauline Bessard*

entre

les archives

du

précambrien

et

le manuscrit

des

bétularies

}

la mémoire

de

la terre

M















un troupeau  
de champignons  
une vieille pelisse  
de bouleau jaune  
des éclisses  
de poèmes  
poussés par  
la lumière  
sous le pollen  
de l'esprit  
un rayon solaire  
époustouflant  
cherchant un cratère  
pour y déposer  
sa stridence  
un baiser  
du Firmament  
sur le Péni)  
de la Terre

